

IV

LA PIQUE

La pique est le mal nécessaire. Voyons d'abord pourquoi elle est nécessaire, chose dont pas mal de personnes commencent à douter aujourd'hui. Son premier objectif est de faire la preuve de la bravoure des taureaux. Certains, qui paraissent sortir tout flambants du toril, la prennent mal ou pas du tout. D'autres ne donnent la pleine mesure de leur combativité que dans leurs rencontres successives avec le picador : ou ils s'échauffent sous l'effet du châtiment (esp : *se crecen*), ou ils se refroidissent (esp : *se vienen abajo*). La *suerte* de la pique exerce, donc, comme un contrôle public sur la valeur des produits des élevages et constitue une sorte de vérification constante de l'efficacité de leurs croisements. Sans elle, on connaîtrait, en peu d'années, un avilissement de la race des bêtes de combat. C'est, toute proportion gardée, le cas du Portugal.

Ensuite, elle tend incontestablement à corriger, chez les taureaux, des défauts qui sont autant d'obstacles au jeu de l'homme. C'est souvent vrai pour le « *gazapon* », nom par quoi on désigne la bête qui se rapproche du torero à pas comptés, sans charger franchement, et renverse ainsi tout calcul tactique de sa part. (C'est, à vrai dire, plus un travers pour l'homme qu'un vrai défaut pour le taureau. En effet, l'origine de ce mouvement est dans une extrême bravoure de l'animal qui avance vers l'homme avant d'être provoqué. Si la tendance est moins accusée, le taureau est seulement qualifié de *probon*). Il est courant qu'une ou deux piques, bien appuyées, aient pour résultat d'arrêter ce perpétuel cheminement en avant qui la caractérise. Ce n'est pas moins exact pour les taureaux peu « clairs ». Un châtiment accentué, achève généralement de révéler leur vraie nature, comme s'ils avaient hésité, jusque-là, entre deux tendances divergentes au fond de leur instinct. Dans des cas semblables, une pique de plus, loin de compromettre la *faena* de *muleta*, peut la sauver. Enfin, tout taureau entre dans l'arène avec un excès de force, plus ou moins variable, que l'usage de la pique se propose de ramener à une limite standard qui corresponde aux possibilités de combat de l'homme à pied. Il n'a pas pour seul effet de réduire la puissance de la bête, mais modifie aussi son comportement, ralentit sa charge et lui fait baisser la tête, qu'elle tient naturellement haute, pour découvrir son garrot aux banderilleros puis au matador (Il est habituellement reconnu que le taureau, dans la corrida, passe par trois états bien déterminés : *levantado* (levé) à sa sortie du toril – *parado* (arrêté) quand il a été proprement piqué – *aplomado* (alourdi) à la fin du combat. Le signe caractéristique de la fatigue chez le taureau est le fait d'ouvrir la bouche (esp : *abrir la boca*). S'il le fait aux piques c'est qu'on l'a trop châtié. S'il la garde fermée jusqu'à la fin, c'est qu'on l'aura insuffisamment piqué).

Le picador est, donc, comme l'artillerie lourde de la tauromachie. Son intervention est commandée par l'importance de l'obstacle à vaincre. Le supprimer serait se condamner à combattre, dans les arènes, des taureaux au-dessous de trois ans, sport à la portée de centaines d'amateurs, qui perdrait toute émotion et ne constituerait plus le spectacle de la corrida.

L'usage de l'arme redoutable qu'est la pique appelle un contrôle strict de son emploi. Le Président de la Course l'exerce. A lui revient la difficile tâche de proportionner le nombre de piques à la force des taureaux (Par piques, il faut entendre forcément celles dans lesquelles le taureau se livre à fond). Souvent, son désir de voir la journée couronnée de succès l'amène à flotter entre les goûts du public, pour qui le taureau n'est jamais assez entier, et le besoin du matador d'avoir un adversaire réduit à sa mesure. Un assesseur technique lui est parfois adjoint, en la personne d'un torero retiré. Mais il faut reconnaître que l'action du Président s'est avérée impuissante à limiter les abus de cette phase du combat. Ici, nous abordons le mal et sa racine. Au XVIIIe siècle, le picador était un personnage indépendant du matador. Son nom venait en tête sur l'affiche. Il touchait une rémunération plus élevée et la recevait directement des organisateurs. Au XIXe siècle, le picador a été enrégimenté par le matador dans sa *cuadrilla*. Au XXe siècle, il est devenu l'exécuteur de ses basses œuvres. Sur le plan de la technique, le glissement s'est effectué par étapes successives. Vers 1895, le matador Guerrita a commencé par transposer dans l'arène la façon de piquer en usage dans les « tientas » des élevages. Avant lui, le picador présentait son cheval presque de face au taureau. Cela lui permettait de le rabattre sur la gauche, au moment de la rencontre. Le taureau, maintenu et plus exactement dérivé par la pique, finissait généralement sa charge flanc contre flanc avec le cheval et trouvait alors la cape d'un torero qui le détournait. Dans les élevages, où il s'agit, pour la sélection, de bien voir comment les jeunes vaches ou les futurs étalons prennent la pique et ne sortent pas seuls de la rencontre – ce qui est un signe de bravoure incertaine – le cheval est présenté totalement de côté à la petite bête. Dans cette position, aucun picador ne peut arrêter à bout de bras un taureau de quatre ans et protéger sa monture. De cette époque, date le carnage de chevaux et, par voie de conséquence, la diminution de leur qualité agissant comme un handicap sur l'action du cavalier. Quant au taureau, éprouvé par ces longs chocs, il perd davantage de sa force. Avec un nombre égal, voire moindre, de piques, Guerrita obtenait ainsi un effet sensiblement accru, qui facilitait son « toreo » déjà modernisant. Le picador entendit être mieux défendu contre les assauts violents qu'il subissait. Il commença par amincir le « citron », ou boule de corde dont l'objet était d'empêcher l'entrée de la pique au-delà des vingt-trois millimètres de sa pointe. L'on vit, alors, la lance pénétrer derrière son fer parfois jusqu'à cinquante centimètres et des taureaux tomber morts aux pieds du cheval. Aussi, en 1917, dota-t-on la pique d'une rondelle d'arrêt en acier de six centimètres de diamètre. La pique de Séville, comme on l'appela, comportait, toutefois, cette concession faite aux toreros que le fer, porté à vingt-neuf millimètres, était suivi, jusqu'à la rondelle, d'une partie de manche de six centimètres enroulée d'une mince corde. C'était donc près de neuf centimètres que le taureau était appelé à recevoir, maintenant, dans son dos. Cette pique est restée en usage, mais son emploi s'est sensiblement aggravé avec le caparaçon dont une disposition, prise en 1927, a protégé les chevaux. Comme ceux-ci ne sont plus blessés et moins facilement renversés, la rencontre du taureau et du picador dure un temps plus long. Le picador a désormais tout loisir de vriller la lance et de passer la rondelle dans la plaie de la bête, tournant ainsi la protection édictée par le règlement. Avec l'apparition du *toreo* moderne, dont il est troublant de constater qu'il va de pair avec la dégénérescence de la *suerte* de pique, les cavaliers ne s'en sont pas tenus là. Ils ont pris pour habitude de viser en arrière du garrot, et, chaque fois, dans la même blessure, de façon à

l'approfondir. Ils acculent leur monture à la barrière pour la mieux caler. Ou, encore, ils franchissent la ligne blanche, tracée sur l'arène comme une limite à leur avance. Entrant, ainsi, dans le terrain du taureau, ils lui ferment sa sortie et l'assassinent plus sûrement. Même, il leur arrive de tourner autour de l'animal en un mouvement qu'on a baptisé la « carioca », du nom d'une figure de la danse brésilienne. Ces procédés n'ont d'excuse que dans le cas d'un taureau qui ne se laisserait pas piquer. Existe-t-il des remèdes à de tels abus, en dehors des amendes infligées aux picadors par le Président et qui s'avèrent inopérantes parce que les matadors les prennent à leur charge ? Assurément. Le premier, et le plus élémentaire, consisterait à modifier le fer de la lance, puisque autant sa nocivité doit être en rapport inverse de la résistance du cheval et de la durée de l'application de la pique. Inutile de dire que les professionnels de l'arène ont de solides raisons de s'opposer à une semblable réforme. Le second serait que les spectateurs s'en prennent aux responsables directs du mal. Les matadors n'ont jamais que les picadors qu'ils veulent avoir. Il est vraiment paradoxal d'entendre une foule conspuer un picador sortant d'assassiner un taureau et applaudir, aussitôt après, un matador qui ne satisfait ses goûts que parce que le taureau a été assassiné. Ici, se pose une question singulièrement grave. Le public croit-il possible de concilier la noblesse et la beauté de la corrida avec la recherche, à tout prix, de l'émotion facile que lui donnent quelques *manoletinas*, une série de plus de passes naturelles de la gauche ou un raccourcissement invraisemblable de la distance entre l'homme et la bête ? Sans doute, aujourd'hui, toréé-t-on davantage et d'une manière plus sensationnelle, mais c'est souvent, il faut le reconnaître, parce que l'on a préalablement fait du taureau un véritable invalide. S'il n'en était ainsi, le torero pourrait-il se placer aisément à la pointe de la corne pour pratiquer le *toreo* de profil ? Il appartient au public de savoir ce qu'il veut et de ne pas poursuivre, simultanément, deux fins qui sont, en réalité opposées. Longtemps, la corrida a eu pour objet de montrer un taureau sauvage en liberté et de le faire combattre par un homme. Aujourd'hui, elle tendrait plutôt à mettre en vedette un homme et à lui faire combattre une apparence de taureau.